

1952



X RESISTANCE



BULLETIN

N° *20*

Trimestriel

X RESISTANCE

5. RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON

- X RESISTANCE -

BULLETIN N°20

Pour diverses raisons le Bulletin n'a pu paraître au début de l'année 1952.

CAUSERIE DU CAMARADE DOUCET : UN AN A AUSCHWITZ ET
BUCHENWALD

Peu de camarades ont pu entendre, l'an dernier, l'extraordinaire témoignage du Camarade DOUCET sur son séjour dans les camps de concentration et d'extermination nazis.

A la demande de nombreux Camarades, il refera sa causerie à l'X même (amphi de Chimie) le 10 Juin à 21 heures, avec des projections de dessins et photos rapportés des camps.

En raison de l'intérêt exceptionnel de cette causerie, les Camarades du Groupe parisien sont également invités, ainsi que toutes les familles des Camarades.

Nous donnons ci-dessous la suite du texte de cette causerie, dont le début a paru dans les numéros 17 et 19 de notre Bulletin.

COTISATIONS

La cotisation pour 1952 est fixée à 200 frs. Prière de payer par virement postal ou chèque bancaire à l'adresse habituelle

André METZ
8, rue Vèzelay (8°)
C.C.P. Paris 577 126

FAIRE - PART

Le Secrétaire du Groupe à la douleur de faire part de la mort de Madame METZ, son épouse, décédée subitement le 14 Mai 1952.

MON SEJOUR A BUCHENWALD

A - Organisation matérielle du camp. -

Ce camp a été construit à partir de 1937, au prix de souffrances incroyables de la part des détenus, alors tous allemands. En Mai 1944, deux parties très distinctes séparées par des barbelés étaient organisées : le grand et le petit camp. Entre ces deux parties un réseau de barbelés interdisait toute communication facile. Les portes étaient gardées par des détenus, bien nourris, tchèques ou polonais, tout dévoués au maître allemand.

Le grand camp formé de baraquements en briques, la plupart du temps sans étage, n'était occupé que par des travailleurs qui fabriquaient des armements dans deux grandes usines : la D.A.W. et GUSLOFF. Chaque baraquement était formé par deux Flügel pour le logement et deux grandes vasques, un W.C. ouvert et un petit magasin. Chaque Flügel comportait une chambre où mangeaient les détenus et un dortoir à lits superposés. La densité de population y était convenable et chaque détenu disposait d'une place sur un bas-flanc en bois. Il possédait une couverture, une sorte de saladier en faïence et une cuiller.

Le petit camp servait d'une part de camp d'accueil et de quarantaine, d'autre part, d'abri aux "Invalides". Les installations étaient plus médiocres : baraquements en planche, à peu près uniquement consacrés au couchage des détenus. Ceux-ci étaient très serrés et ne disposaient que de 40 cms pour dormir. Aussi étaient ils allongés les uns contre les autres pour dormir. Les WC étaient à l'extérieur des baraquements et les repas étaient pris soit dans les lits soit sur des tables rapidement dressées et utilisées par 2 ou 3 "services".

En Mai 1944 le petit camp était déjà très rempli et sur le "boulevard des Invalides", s'étendant entre deux files de baraquements, se tenait le "marché noir" où les Russes vendaient les produits de leurs rapines.

L'ensemble du camp était pourvu de services généraux correctement installés. Cuisines centrales avec des magasins importants, salle de douche, magasin d'habillement, atelier de tailleur, atelier de réparation de chaussettes et de chandails, atelier de serrurerie, service de pompiers, cantine (d'ailleurs vide), bibliothèque, cinéma et "maison spéciale" contenant une douzaine de détenues. Le service santé était assuré par une petite infirmière pour le petit camp et par une grande infirmière pour l'ensemble. Sur le papier, ensemble somme toute satisfaisant, mais en fait médiocrement pourvu. Les infirmeries étaient démunies de médicaments et le dentiste ne savait que pratiquer des extractions sans anesthésies.

Mais dès Aout 1944 ces installations devaient se révéler totalement insuffisantes pour recevoir l'afflux des déportés, et il fallut créer le camp " des tentes". Ce furent deux grandes tentes et les détenus durent coucher sur le sol. Aucune installation d'eau. Ce furent des souffrances sans nom pour les pauvres gens obligés de vivre des semaines sous des tentes, où le froid ne tarda pas à faire son apparition.

De plus, le petit camp vit doubler sa population et deux équipes furent formées pour dormir successivement de jour et de nuit sur les mêmes 40 cms de planches.

B - Les journées des détenus. -

Bien différents, l'emploi du temps au grand camp, celui du petit camp et même au camp des tentes.

Au grand camp logeaient les travailleurs. Chacun avait son affectation. Service général d'entretien, atelier d'armement, atelier de serrurerie, construction, entretien de voies ferrées, atelier de tailleur (pour les privilégiés) etc

Les détenus qui n'étaient pas affectés à un travail particulier qui étaient disponibles, allaient à la carrière extraire de la pierre. Travail harassant, dans la boue et sous la pluie et la neige.

Lever à 6 heures, soupe - Appel rapide à 6 h.30 - Travail à partir de 7 h. En principe repas sur le lieu de travail - puis retour au baraquement à 18 h. - Appel à 18 h.30 - très long, deux heures environ - Repas du soir vers 20 h.30 - Coucher 21 h.

Au petit camp les Invalides ou les demi-invalides étaient utilisés à des travaux légers : abattage d'arbres - préparation des meules de bois pour l'hiver - travaux à la ferme - corvées diverses.

Les arrivants, eux, étaient dirigés le plus souvent vers la carrière et ne rentraient que le soir, trempés, affamés, harassés.

L'emploi du temps était à peu près le même que celui du grand camp, sauf que l'appel du soir était plus court et que des heures d'oisiveté assez nombreuses étaient réalisées.

Au camp des tentes ; oisiveté ou corvée à la carrière.

C - Organisation du travail et départs en " Transports ".

Le camp de Buchenwald était un centre alimentant un nombre considérable d'usines, de chantiers, d'organisation extrêmement variées. Quelques chantiers avaient une réputation sinistre. Dora

par exemple. Les effectifs étaient fixés de Berlin et le camp central de Buchenwald assurait la constance des effectifs malgré les pertes. La vie moyenne d'un travailleur à Dora n'atteignait pas douze mois. Aussi, partaient de Buchenwald, presque quotidiennement, dans des directions variées, des convois de détenus.

Comment étaient désignées ces victimes ? Par le bureau dit " Arbeitstatistick ". Chaque détenu avait sa fiche et les listes étaient établies par les détenus travaillant à ce bureau. Il fallait passer inaperçu, ne donner lieu à aucune remarque, politique, religieuse ou autre. Certains détenus, chefs de blocks, n'étaient pas sans influence et tel ou tel à la suite d'une algarade, partait en transport. Nul n'en avait plus jamais de nouvelles.

De même l'arbeitstatistick maintenait les effectifs des ateliers du grand camp, des usines d'armement, toutes proches, des commandos de travail extérieurs, des baraquements d'essais médicaux sur l'homme, etc

L'encadrement intérieur était assuré par des Kapos ou Chefs d'Equipes et des Chefs de blocks, assistés de secrétaires. EN principe, tout ce personnel était allemand et classé droit commun (triangle vert). C'étaient des hommes durcis par des années de souffrances, hostiles aux Français " Manger beaucoup, pas travailler". Certains avaient sur la conscience bien des crimes

Ce qu'il y avait de remarquable c'était l'abstention visible des SS. Ceux-ci avaient établi autour du camp, une ligne de miradors, et laissaient les chefs de blocks et les kapos exécuter leurs ordres. De temps en temps certains de ceux-ci disparaissaient libérés ? Pendus ? Gazés ? Nul ne le savait, d'ailleurs personne n'avait l'imprudence de poser quelque question à leur sujet. La seule ingérence, mais combien déplorable des SS dans la vie intérieure du camp était l'appel du soir.

A 18 h.30 des colonnes épaisses, par 10, montaient vers la place d'appel, éclairée par une demi douzaine de projecteurs. Pendant cette montée, la fanfare du camp, habillée de vieux uniformes tchèques ou yougoslaves : culottes rouges, vestes à brandebourg pourvues de trompettes, d'un tambour et de quelques autres instruments, jouait des marches militaires allemandes. Les moribonds étaient assis sur des chaises. Les morts allongés sur des bancs participaient à l'appel. Ces appels étaient interminables, par la neige le froid, le vent. Il fallait que le compte soit exact et s'il manquait un seul détenu, il fallait savoir où il était passé. D'où des recherches interminables, des vérifications sans fin. Les SS au chaud dans leur corps de garde attendaient ; les détenus grelottaient sous la neige et la bise.

A cet appel les détenus étaient prévenus des décisions de l'Arbeitstatistick. Minute impressionnante que cette attente. Un petit bout de papier ronéographié fixait le destin... quelques fois pour toujours.....

D - La nourriture. -

Bien des souffrances ont été causées par le manque de nourriture. Déjà à peine suffisante pour assurer l'entretien, elle était totalement insuffisante pour permettre un travail quelconque en particulier un travail de terrassement.

Au grand camp, de beaucoup le plus favorisé, nous avons reçu pendant l'hiver 44-45 à peu près les rations suivantes par jour

- Pain 400 Grs - Pommes de terres 400 grs - une cuillerée à bouche de confitures ou de miel ersatz ou de fromage blanc (?) ou bien une rondelle de saucisson. - 3/4 de litre de soupe chaude contenant quelques fois des pâtes, mais le plus souvent la ration de pommes de terre - 1 litre de "café" : boisson noire sans sucre, sans valeur nutritive, mais chaude. Le café du matin était souvent remplacé par 1/2 litre de soupe chaude, ce qui était bien préférable

D'une part, ces rations étaient améliorées pour les ouvriers travaillant en usine par une soupe chaude et divers suppléments. D'autre part ces rations étaient réduites pour les détenus du petit camp ou du camp des tentes.

Pendant longtemps je ne reçus pas de colis. Au mois d'Aout 44, une enveloppe de paquet me fut délivrée contre signature. Le contenu avait été donné, en principe, aux populations allemandes éprouvées par les bombardements alliés, en fait aux SS pour eux et leurs enfants. En février, je pus recevoir quelques colis de nourriture, en particulier un colis de 5 Kgs envoyé par ma femme et miraculeusement arrivé intact. Ces colis étaient partagés en deux parties. Un bon tiers était donné à la solidarité constituée dans ma baraque et l'autre partie gardée par le destinataire. Cette manière de procéder a permis d'atténuer certaines inégalités douloureuses et d'aider certains camarades pour lesquels une sardine à l'huile accompagnée de 100 grs de pain allemand était un festin.

Des renseignements précis sont donnés sur cette question par Eugen Kogon dans son ouvrage très documenté : l'Enfer organisé.

Était-il possible de se procurer de la nourriture au marché noir ? Difficile, mais non impossible. J'ai pu en échangeant le tabac contenu dans mes colis, m'assurer en janvier, février, mars 45, un tiers de ration de pain supplémentaire par jour. Un allemand pourvu de nourriture par sa famille manquait de tabac et moi, je ne fumais pas. Certains Russes ont vendu à un moment de belles tranches de viandes crues, provenant, disait-on, des cuisines. En réalité c'étaient des morceaux découpés dans des cadavres. Peut être même, ces Russes exécutaient-ils des détenus un peu trop gras pour offrir de beaux morceaux. A vrai dire, j'ai toujours refusé cette viande.

Mais pour tous ces achats, quelle était la monnaie ? Parfois des marks, obtenus par les travailleurs en usine; le plus

souvent des cigarettes. Avant de s'en aller en fumée, elles étaient passées en bien des mains.....

Une friandise consistait à faire griller une tranche de pain sur le poêle et à y étendre un peu de beurre synthétique. Mais il fallait trouver une place, ce qui était difficile, parce que le Chef du block considérait le poêle comme étant jour et nuit à sa disposition personnelle et qu'il jetait par terre tous nos pauvres récipients faits de boîtes de conserves pour installer une grosse casserole triomphante remplie de soupe.

-:-:-:-:-

Imprimeur et Gérant : André METZ
8, rue Vézelay, 8
PARIS VIII^e